

G.E.M. Anscombe, *L'intention*, traduit de l'anglais par Mathieu Maurice et Cyrille Michon, préface de Vincent Descombes, Paris, Gallimard, Bibliothèque de philosophie, 158 p. , 16, 50 €

Quinzaine littéraire 2004

J'ai le souvenir d'avoir vu Elizabeth Anscombe illustrer la célèbre question de Wittgenstein : “ Quand je lève mon bras, qu'est-ce qui reste, une fois soustrait le fait que mon bras se lève? ” en levant non pas son bras mais sa jambe. Comme elle n'avait pas la cuisse particulièrement mince, l'effet était saisissant. L'effet que produisit en 1957 *Intention* ne fut pas moindre. Anscombe fut l'exécutrice testamentaire, la traductrice et la principale disciple de Wittgenstein; femme philosophe dans un milieu majoritairement misogyne, elle était aussi une catholique fervente, qui ne répugnait pas à intervenir dans les questions publiques. Ainsi quand l'université d'Oxford proposa de décerner un doctorat *honoris causa* à Harry Truman, le bombeur d'Hiroshima, elle s'y opposa par une critique magistrale de la doctrine catholique du “ double effet ” : un acte est autorisé s'il est bon en lui-même et si ses conséquences n'étaient pas visées comme objectif de l'acte. Il est clair que ces préoccupations ne sont pas étrangères à sa réflexion sur l'intention. Dans son article “ *Modern Moral Philosophy* ”(1958), elle soutient que la philosophie morale post-médiévale s'est fourvoyée en réduisant la moralité à un ensemble d'obligations, au lieu de la fonder sur une théorie des vertus. Cela requiert, selon elle, que l'on commence par changer de philosophie de l'esprit, et surtout de philosophie de l'action en rejetant le mentalisme caractéristique de la philosophie moderne. L'originalité d'Anscombe est dans ce mélange détonnant de néo-aristotélisme et de philosophie analytique wittgensteinienne.¹

L'une des thèses principales de *L'intention* est que les philosophes tendent à écrire sur l'action en confondant la question de la nature des actions et celle de leur évaluation morale.

¹ Roger Pouivet, *Après Wittgenstein, Saint Thomas*, Paris, PUF 1997, fournit une bonne introduction à cette ligne de pensée.

C'est pourquoi elle cherche d'abord à analyser la notion d'intention dans laquelle² nous accomplissons telle ou telle action, et le fait en considérant les réponses que nous donnons à la question : " Pourquoi avez-vous fait cela ? ". Avec Wittgenstein elle distingue ici les causes (" parce que le bruit m'a fait sursauter ") et les raisons (" parce qu'il m'avait insulté "). Seules les secondes sont l'expression d'intentions. Une intention n'est pas un événement, mental ou physique, antérieur à l'action et qui la cause, mais quelque chose que nous n'identifions que dans le contexte de raisons et d'actions effectives. C'est pourquoi " en gros l'intention d'une homme c'est son action ". On a vu là une forme de béhaviorisme. Mais ce que veut dire Anscombe est plutôt qu'il y a un " ordre " dans les actions humaines, que nous saisissons immédiatement, parce qu'il fait partie, comme le dirait Wittgenstein, de notre " histoire naturelle ". Cet ordre téléologique est ressaisi dans la séquence de propositions qui composent ce qu'Aristote appelait un " syllogisme pratique ", où une prémisse indique l'action à accomplir, une autre la circonstance particulière, et où la conclusion est l'action. Anscombe est responsable du regain d'intérêt pour cette doctrine dans la philosophie contemporaine.

Ces idées ont, comme celles de Wittgenstein, des affinités profondes avec la conception familière selon laquelle l'action humaine n'est pas objet d'explication causale mais de compréhension. Le paradoxe est qu'elles ont été le point de départ de la conception rivale de l'action, celle de Davidson.³. Ce dernier a repris sa thèse selon laquelle les intentions ne sont pas des états mentaux spécifiques, et sa thèse selon laquelle une seule action peut, en tant qu'événement, être décrite " sous " plusieurs descriptions. Mais il les a intégrées au sein d'une conception causaliste, où les raisons sont des causes.

L'intention mérite le titre de classique de la philosophie contemporaine d'abord parce qu'il contient une défense, claire et argumentée, de la perspective anti-causaliste. Cette

² Les traducteurs, auxquels il faut rendre hommage pour leur travail méticuleux, rendent ainsi " *intention with which* ". Mais si " elle écrivit cette lettre dans l'intention de nuire " est parfait, " l'intention dans laquelle elle écrivit était de nuire " sonne un peu bizarre.

défense est- elle convaincante ? Tout le problème est de savoir si ses analyses sont, comme je le crois, un point de départ pour les philosophes de l'action, ou un point d'arrivée.

Wittgenstein et Anscombe ont tendance à considérer toute théorie mentaliste comme vouée à l'échec. Mais est-ce le cas ? Et comment répondent-ils eux mêmes aux problèmes complexes soulevés par la tradition analytique récente au sujet de la relation de l'intention à la perception et l'action ?⁴ Considèrent-ils que les questions ontologiques (comme celle de la nature des événements) sont caduques ? Et la synthèse de Wittgenstein et du thomisme est-elle sans problème (elle fait de Wittgenstein un réaliste, ce qui n'est pas évident) ? *L'intention* est aussi un classique de la philosophie analytique parce qu'à la différence de nombre d'écrits " wittgensteiniens " ce livre ne verse pas dans l'herméneutique révérencieuse et l'abus de la philosophie comme thérapeutique : il traite directement de problèmes considérés comme à résoudre et pas seulement à dissoudre.⁵

Pascal Engel

³ Davidson, *Actions et événements*, Paris, PUF 1993

⁴ cf. par exemple P. Livet dir. *De la perception à l'action*, Paris, Vrin 1999

⁵ Les lecteurs de la *QL* (mars 2002, p.) apprécieront le contraste en lisant l'affligeante lettre *pro domo* de Christiane Chauviré .